10 c. le Numéro. — HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT — 15 Octobre 1868. -- N° 17.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de

Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble.

DELORMEL

L'enseignement des mystères des différentes religions qui ont tour à tour été la règle de conduite des hommes, cet enseignement, disons-nous, s'est le plus souvent divisé en deux modes ou manière d'être : l'un pour la multitude des fidèles, et l'autre réservé à quelques initiés, lesquels pour la plupart, s'engageaient à garder les secrets auxquels les faisait participer l'initiation.

Parmi les initiés, nous trouvons Delormel, que l'on a accusé d'avoir trahi des secrets dont il avait été instruit, dans son rare et curieux ouvrage intitulé : *La Grande période solaire*, et qui conclut ainsi son examen des mystères : « On savait de toute antiquité, et même avant le déluge, qu'il n'y a qu'un Dieu... que, par la nécessité toute naturelle de sa bonté, il a laissé à toutes ses créatures intelligentes la faculté de mériter ou de démériter; que tous les temps, tous les lieux, tous les globes célestes sont assignés à différentes classes d'êtres, pour y mériter, par leurs œuvres, pardon, récompense ou punition; que certains temps, certains lieux, certains globes sont plus généralement des temps et des lieux de miséricorde, d'autres des temps et des lieux d'expiation; que les degrés du mérite et du démérite étant indéfinis, les peines et les récompenses sont dans une graduation indéfinie. »

Delormel, dans l'ouvrage déjà cité, s'exprime ainsi : « Comme il n'est pas moins absurde d'imaginer que les biens et les maux arrivent au hasard; que de croire que Dieu soit injuste, il paraîtrait assez que cette terre porte des êtres qui ont déjà mérité ou l'un ou l'autre sort. Sans cette supposition, comment expliquer que certains hommes naissent avec des infirmités considérables, passent leur vie dans les douleurs, dans la pauvreté, et meurent, ceux-ci avec résignation, ceux-là en blasphémant Dieu; d'autres, au contraire, naissent dans l'abondance et dans les honneurs. Ces globes que nous voyons rouler sur nos têtes ne nous atteindraient-ils pas successivement? Nous y trouverons des différences de vertus et de vices, de bonheur et de malheur entre les êtres qui les habitent, comme nous en voyons en ce monde. Nous irons, si nous le méritons, sur des globes où nous serons, avec d'autres habitants, environnés de plus de biens et de moins de maux, plus enclins à la vertu, moins au vice, moins imparfaits. C'est peut-être déjà une récompense que nous ayons sur la terre plus ou moins la faculté de connaître le passé, et même quelques-uns d'entre nous une forte pénétration de l'avenir. Nous pourrions arriver sur des globes où nous aurons plus parfaitement cette double faculté, au point de nous rappeler ce que nous faisons aujourd'hui et de prévoir, dans une certaine limite, ce que nous pourrons concevoir, selon que nous mériterons toujours davantage dans nos nouvelles vies, jusqu'à ce qu'enfin ayant terminé la plus pure et la plus innocente, nous soyons éternellement dans la société de Dieu. »

Ce beau passage est le résumé des idées de Delormel, qui, comme je l'ai dit, fut accusé d'avoir trahi les mystères auxquels il avait été initié, et périt d'une mort tragique attribuée à une vengeance occulte.

Si Delormel a eu la croyance à la pluralité des mondes et des idées astronomiques avancées, si, de plus, il a eu la foi dans la pluralité des existences, c'est qu'il avait été initié et tenait ces doctrines des sociétés auxquelles il avait été agrégé.

(Extrait de la *Pluralité des Existences de l'âme*, par ANDRÉ PEZZANI).

FOI AVEUGLE ET FOI RAISONNÉE

Croyez sans raisonner ce que nous vous enseignons ; car tout est mystère, et les mystères tremblez de vouloir les approfondir. Faites aveuglément ce que nous vous ordonnons, et point ne vous préoccupez de nos actes.

Ces préceptes à côté de ceux du Christ font le même contraste qui existe entre les ténèbres et le jour. C'est,

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 4.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

L'ESPRIT

— Tu t'es endormi dans la charette, s'écria-t-elle enfin résolûment, et tu as fait un mauvais rêve.

— Non!... non! je ne dormais pas. J'ai sauté à bas du brancard, j'ai marché droit à lui!... je le vois encore... en manche de chemise... les bras croisés... immobile comme un terme... A mesure que j'avançais, ce n'est pas qu'il reculât, seulement il devenait plus pâle... toujours plus pâle... puis transparent. — Je voyais, au travers de son corps, remuer les feuilles des saules agités par le vent puis, quand j'ai cru être tout contre, que je l'allais toucher... rien... plus rien que les arbres qui frémissaient toujours. J'ai arraché cela... Il jeta à terre les ramées vertes; j'ai arraché ces branches à l'endroit où saignait sa tête,— et vois! il n'y a point de sang dessus... J'irai les montrer à l'esquire!... oui, j'irai les lui montrer, et je le consulterai.

Marguerite, tremblante, espéra que son mari était ivre et qu'il avait le vin mauvais :

— Allons, mon bonhomme, ne rêvassons pas, ne prêtons pas à rire aux voisins, dit-elle reprenant courage. Il faut laver son linge sale entre soi... si tu as bu un coup de trop à Sydney, cela ne regarde personne, et un bon somme te remettra l'esprit. Prends vite une tasse de sonchong bien chaud, au lieu de grog, mets-toi au lit, et demain il n'en sera plus question.

— Ça ne peut pas se passer comme cela, continua Ben se parlant à lui-même... il y a trahison!... il y a crime! — A chaque phrase il secouait la tête, et son expression farouche effrayait de plus en plus la pauvre Madge.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle le décida à se coucher, et tout en s'efforçant de se persuader que quelques coups de trop, bus à Sydney ou en route, avaient troublé la cervelle de son mari, elle ne pouvait se défendre de terreurs superstitieuses auxquelles se mêlaient des craintes positives. Si Ben parlait de la sorte hors de chez lui, non-seulement il se ferait prendre pour fou, mais il s'attirerait de méchantes affaires. Ceux dont les hallucinations du fermier menaçaient la réputation (elle se gardait de les nommer même en pensée) pouvaient nuire de mille façons à ses intérêts, et faire même un mauvais parti au rêveur. Le manche du poignard est toujours proche de la main d'un colon dans ces terres lointaines, et chacun, sous sa ceinture, porte son revolver.

Jusqu'alors les Lytton, mari et femme, avaient vécu en bonne intelligence avec leurs voisins; qu'adviendrait-il maintenant si Marguerite ne parvenait pas à distraire Benjamin de son idée fixe? La fermière y fit de son mieux. Elle se montra plus que jamais remplie de prévenance. Elle eut de la gaîté, elle qui n'en avait plus guère, car les chagrins et les inquiétudes doublent et triplent le poids des années. Il n'y eut plus d'accident à déplorer dans le ménage; les volailles prospérèrent; les veaux grossirent à vue d'œil; les porcs engraissèrent outre mesure; les poulains gambadaient à réjouir les yeux; le déjeûner était meilleur, les dîners plus succulents; il ne fut plus question ni des plaintes du passé, ni des prévisions inquiètes de l'avenir: la bonne femme faisait glisser la vie le plus doucement, le plus joyeusement possible. Jamais devant Ben il n'était fait mention de M. Hardy, ni de son agent, ni d'aucun de ses journaliers; tout ce côté du voisinage était jeté dans l'ombre. Madge n'aurait pas voulu que son homme vît trembler, au vent du soir, le feuillage d'un saule. Elle ménageait de son mieux une triste monomanie, comptant pour la guérir sur l'aide de Dieu et sur celle du temps, le grand guérisseur des maux d'ici-bas. Entouré de tous ces soins, le fermier se déridait un peu, et l'on gagna paisiblement, sans qu'il fut question de spectre, le jour redoutable, le jeudi du marché. A l'aube, la charette se trouva pleine de produits à écouler, et la liste de commissions de tout genre, de créances à recouvrer, de petits arriérés de compte à solder, de petits achats à faire était si longue, qu'il eut été difficile à Benjamin de trouver du temps pour rêvasser et pour s'oublier à la taverne. Certes, si la chose eût été possible, Madge l'aurait accompagné à Sydney. Mais ne fallait-il pas nourrir les bêtes, surveiller les gens? Sur ce chapitre, le fermier ne badinait pas. S'il laissait sa femme souveraine maîtresse du ménage, en revanche, il se chargeait seul de la conduite des affaires. Enfin, après s'être ouï répéter que pour trouver au retour les gateaux chauds, le grog servi, le souper confortable, il fallait ne pas rentrer trop tard, Benjamin Lytton partit, l'air moins absorbé qu'à l'ordinaire, et le sourire d'adieu qu'il adressa à sa femme donna du courage à celle-ci tout le reste du jour.

(*La suite au prochain numéro.*)

comme religion, l'antipode de celle du divin Rédempteur de l'humanité; ils anéantissent à la fois tout ce qui place l'homme au-dessus des brutes, supprimant sa raison, son libre arbitre et jusqu'à sa conscience. Ceci tiré de la doctrine du Christ est une religion qui, selon nous, ne peut satisfaire personne, qui soulève la conscience et rend nul le libre arbitre, puisqu'il est défendu de s'en servir sur l'affirmation éternelle que tout est mystère. Une fois ce mot prononcé tout est dit, tout est prouvé, personne n'a le droit de l'approfondir.

Que nous aprennent ces réticences! Que les hommes doivent porter ailleurs leurs regards et se consoler avec ces paroles du Christ : « Il n'y a rien de secret qui ne doive être dévoilé, rien de caché qui ne doive venir à la lumière. » (Evangile saint Luc, chap. VIII, v. 17.) Interpréter l'Evangile selon son sens véritable, c'est rendre clair ce qui est obscur, comme le veut la raison la plus exigeante, cherchant à se rendre compte par elle-même de l'esprit de la chose, et non de la lettre, comme on a fait jusqu'à ce jour.

C'est un des résultats du développement des idées et des connaissances acquises ; l'homme veut croire, mais il veut savoir pourquoi il croit; il ne se paie plus de mots, sa raison virile veut quelque chose de plus substantiel que des théories ; en un mot il lui faut des faits.

Dieu, jugeant donc que l'humanité est sortie de l'enfance et que l'homme est mûr aujourd'hui pour comprendre des vérités d'un ordre plus élevé, permet que la vie spirituelle lui soit révélée par des faits qui mettent un terme à ses incertitudes, en faisant crouler l'échafaudage des hypothèses : c'est la réalité après l'illusion.

Pensées émises par Dupont de Nemours.

CARACTÈRE DE LA VÉRITABLE LOI UNIVERSELLE

L'évidence jaillit du cœur humain ; les vérités morales ont un cachet auquel nous pouvons les reconnaître : c'est leur conformité avec le sentiment universel de tous les hommes. En médecine, suivez la nature; en philosophie, écoutez l'instinct.

« Quand on vous dira que, pour plaire à Dieu, un homme doit vivre dans la contemplation, l'oisiveté, la solitude, qu'il faut s'abstenir de manger lorsqu'on a faim, qu'il est bon de se déchirer la peau par un cilice, de se donner ou de recevoir des coups de discipline, que celui qui se marie fait bien et que celui qui ne se marie pas fait mieux, qu'il faut, autant qu'il est en soi, anéantir les races futures, qu'il est louable de ne transmettre à personne la vie qu'on a reçue et qu'on aime, qu'une belle jeune fille doit faire serment de renoncer au bonheur d'être un jour épouse et mère, *n'en croyez rien.* »

« Mais quand on vous dira que prendre le bien d'autrui est une mauvaise action, qu'attenter à la liberté de son semblable, que mettre obstacle à son travail est un délit grave; que ne pas respecter son père, vivre mal avec sa femme, ne pas chérir ses enfants est odieux ; qu'attaquer, que trancher la vie d'un homme est un crime horrible; que se tuer soi-même est le plus irrémissible de tous, *croyez-le* ; car d'un bout du monde à l'autre, tous les hommes pensent ainsi avant de le vouloir, et il faut pervertir les esprits autant que corrompre leur cœur pour les faire penser autrement. »

« Quand j'ajouterais qu'aucune action n'est absolument isolée, que toutes celles qui sont bonnes produisent longtemps après elles, et très-loin de ceux qui les font, une heureuse suite de bien, que toutes celles qui sont mauvaises enfantent une inévitable série de maux, *croyez-le ;* car vous en serez plus portés à cultiver les passions douces et les travaux utiles, à repousser les passions haineuses et la démence de la destruction ; et quand je dirai enfin que nous pouvons toujours nous perfectionner, que nulle intelligence créée ne peut avoir appris assez de choses pour n'en pouvoir plus apprendre, ne peut être assez bonne pour qu'il lui soit impossible de devenir meilleure, ne peut avoir fait assez de bien pour qu'il ne lui en reste à faire, *croyez-le encore*, et persuadez-le aux autres, et vous en vaudrez mieux.

« A quelque terme que vous soyez parvenus, croyez que la munificence de Dieu n'est pas si bornée qu'elle ne puisse vous élever plus haut ; que votre bonheur ne saurait être si parfait qu'il n'y ait plus moyen de l'accroître; croyez que les richesses de la nature et les bontés de la Providence pourront récompenser largement demain le bien que vous vous appliquerez à faire aujourd'hui. »

DUPONT DE NEMOURS.

10 juin 1789.

La Bible et l'Autorité du Pape sur la Croyance

L'ordre des vérités scientifiques et l'ordre des vérités révélées sont complètement distincts. La Bible est divine dans l'ordre des vérités révélées. Il n'est pas nécessaire qu'elle le soit dans l'ordre des vérités scientifiques, pas plus qu'elle n'est infaillible dans l'usage des expressions humaines. Chaque écrivain sacré a parlé comme le vulgaire, a emprunté ses locutions, ses images aux croyances populaires. Vous ne prétendez pas que tout cela soit divin. Il a écrit avec la grammaire, la géographie, l'astronomie, la physique de son temps. Quand saint Augustin déclarait que la croyance aux antipodes était une hérésie, il prouvait l'ignorance de son siècle en géographie, cela ne touchait en rien à sa parfaite orthodoxie sur tout le reste. Qui a jamais songé à faire des vagues notions de physique que nous donnent les livres sacrés un enseignement dogmatique? On peut être parfaitement chrétien, et avouer que Moïse ne se connaissait pas en géologie comme M. Elie de Beaumont.

Quand saint Grégoire, pape, prêchait, et que dans un de ses sermons, il définissait le sel « une mixture d'eau et de feu, » vous conviendrez que sa physique était bien barbare. Cette ignorance de son temps sur la nature de toutes choses atteignait-elle en quoi que ce fût les doctrines qu'il enseignait?

. . . .

O mon bon père, que vous et moi croyions ou ne croyions pas aux enseignements de la science moderne, nous n'aurons pas le pouvoir de changer d'un seul iota les précieuses acquisitions de cette science.

La pape déclarerait demain dogme de foi que les époques de la création n'ont eu que vingt-quatre heures, telles qu'elles se comptent sur nos cadrans, que le plus chétif bachelier ès-science de France et de Navarre ne renoncerait pas à l'enseignement de ses maîtres et aux notions sérieuses qu'il se serait données en géologie.

— Pourtant, si le pape le déclarait, il faudrait bien le croire pour rester catholique.

— Oh! mon père, et s'il déclarait que deux et deux font trente, il faudrait donc le croire aussi, pour rester catholique?

— Il ne déclarera pas cette sottise.

— Il aura raison aussi de ne pas déclarer l'autre.

Lettre d'un mort à son neveu

QUI L'A EMPOISONNÉ.

Je t'écris, cher neveu, du fond de ma retraite.
Tu recevras bientôt ce paquet affranchi,
Mon courrier, de vapeur ne se met pas en quête ;
Je pense, je commande, et l'espace est franchi.
Surtout lis pour toi seul; même à ta gouvernante
Mon épître pourrait paraître malsonnante.
Mais c'est trop discourir, j'arrive franchement :
J'ai ri de bien bon cœur à mon enterrement.
A l'église d'abord je fus un peu novice,
J'observais cependant beaucoup après l'office.
Chacun disait son mot. Le fossoyeur maudit,
Sur sa bêche appuyé, lorgnait mon vieil habit.
Un plaisant s'écriait : « Le vois-tu, l'imbécile?
Pour son neveu vingt ans il s'échauffa la bile. »
Mes porteurs, respirant dans un air infecté,
Ne rêvaient qu'au plaisir de boire à ma santé :
Et le Suisse pour mieux consacrer ma mémoire,
Comme eux à ma santé se promettait de boire.
Le vicaire irrité chantait entre ses dents :
« Le cimetière est froid, ouvert à tous les vents.
« Choisir un pareil temps pour franchir cette porte!
« J'ai du monde à dîner; que le diable l'emporte! »
Penché sur mon cercueil, tu murmurais tout bas :
« Le bonhomme est bien mort. Un mort ne revient pas. »
. . . .
. . . .
Erreur!... Un mort revient. Ma paupière est glacée,
Mais mon œil mieux ouvert fouille dans ta pensée.
Je te vois, secouant de sinistres terreurs,
Cacher, avec mon corps, ton secret sous les fleurs.
Je te vois marmottant d'hypocrites prières;
Je vois mes vieux écus rouler sur les bréviaires.
Un jour tu réunis les curés du canton,
Et ta gloire éclipsa la gloire de Caton.
Te souvient-il, neveu, du jour où ta maîtresse,
Du trépied magnétique imprudente prêtresse,
Sous ses doigts injectés, tordus par le frisson,
Sentit jaillir ces mots : « *L'infâme, du poison!*
L'oracle avait parlé; sa sentence était claire;
Le guéridon criait, frémissait de colère.
Sous un rire bigot tu cachais ton effroi :
« Le *d. mon!* » disais-tu. Le démon, c'était moi!...
Le démon!! le démon!! La conscience pure
Au Très-Haut d'un rival ne fit jamais l'injure.
Dans nos sphères les morts ne connaissent que DIEU.
Avocat du démon, empoisonneur... Adieu! ...

(*Dicté par un esprit frappeur au moyen de la table*).

Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

(*Suite.*)

Il y a tant de maux qui n'ont pas été analysés par la science médicale et qui ayant échappé au scalpel, passent ainsi de générations en générations !

Ceux qui, par une conduite inqualifiable, sont les premiers moteurs de ces maux, en conservent-ils aussi jusqu'à leur mort le germe malsain? L'on dirait que la main du Créateur semble vouloir s'opposer à faire disparaître les traces de l'impureté corporelle, afin d'obliger l'être à chercher le véritable remède à ces maux, dont la cause est l'immoralité.

Sans l'amélioration morale, les traitements administrés par la médecine scolastique produisent l'effet d'un domestique négligent qui nettoie l'extérieur d'un vase, et parce qu'il ne voit pas l'intérieur laisse la malpropreté s'invétérer. Les traitements, dis-je, apportés à ces maux produisent de si fâcheux résultats qu'ils deviennent le germe de la folie d'abord, puis de beaucoup d'autres maladies, telles que la moelle épinière, maladie de vessie, paralysie générale ou partielle, la perte de la vue, des affections de foie, en un mot, la source des maux indéfinissables qui à la moindre cause physiques produisent sur l'être des effets désastreux et le poussent a se demander d'où vient un tel mal, quels en furent les agents conducteurs. Hélas ! hélas ! étudiez la morale privée, et vous trouverez.

Quelles sont encore les causes des maladies physiques auxquelles l'humanité est assujettie le plus généralement? Par les excès de toute nature, surtout en bois-

sons alcooliques. Les données de la science reconnaissent partout que cet abus fait énormément de fous; que ce sont ces boissons, en somme, des spiritueux (improprement nommés) alliés avec quelques plantes excitantes qui déposent dans le sang un feu alcoolique qui l'irrite, donne à sa circulation une vitesse qui sort de celle de l'état ordinaire, et l'échauffe encore davantage, surexcite le système nerveux, porte au cerveau et au cœur ses nuisibles vapeurs, et fait enfin de l'homme un être abruti, idiot, incapable de se connaître, méchant, injuste et insupportable pour ceux qui l'entourent; il ne peut pas lui-même supporter cette agitation continuelle; peu à peu son esprit s'égare par la fièvre putride et nerveuse qui s'empare du corps; les méchants esprits s'approchent alors avec force pour se divertir aux dépens de la folie furieuse. En un mot, si tous les fous qui ont fait des excès de boissons ou de mauvaises mœurs étaient supprimés des maisons de santé, il en resterait peu dans ces établissements; il y a bien d'autres causes encore qui portent à la folie, ce sont les peines morales, qui cependant seraient plus supportables si le sang n'était pas probablement vicié par quelque travers de la conduite humaine.

Que faut-il à l'être pour guérir et conserver sa santé? La sobriété, la tempérance, la vertu et la pratique de tous ses devoirs, moraux et sociaux; par l'accomplissement de ces devoirs l'être acquiert la douce satisfaction de lui-même, c'est-à-dire l'acquit de sa conscience. S'il y a des maux qui vous sont personnels, le spiritisme sera ce baume consolateur, réparateur et régénérateur qui, en faisant comprendre à l'humanité la loi de progression par ses progrès individuelles, les mœurs deviendront plus douces, plus dignes, à mesure que l'être s'élèvera au-dessus du niveau de la matière; alors il cherchera la vie future et ses besoins, l'humanité *comprendra que l'existence n'est donnée que pour l'amélioration progressive des idées morales, intellectuelles, individuelles et générales*; insensiblement alors vous verrez disparaître du globe terrestre toutes ces maladies contagieuses, héréditaires qui affligent l'humanité; plus de folie, mais de toute part le calme, la sagesse et la paix.

Jésus a dit: « Cherchez et vous trouverez. » Si donc je pouvais m'adresser ici aux hommes de la science, je leur dirais: Vous qui cherchez à connaître les maux de l'humanité et à les soulager en leur appliquant de salutaires remèdes, étudiez autant que possible la cause, souvent morale, qui produit les afflictions de vos malades, et les effets deviendront plus faciles à combattre.

C'est par la patience, la cordialité, la modération en toute chose qu'il faut chercher la paix avec sa conscience et avec son prochain, afin que de la justice et de la charité naissent le bien-être général et l'harmonie morale qui feront de l'humanité terrestre un monde nouveau et plus heureusement régénéré.

Esprit de Mme Fouquet.

Nous lisons dans la *Petite Presse* du 20 septembre la lettre suivante:

Les Charmettes, septembre 1868.

« Mon cher Balathier,

« Vous savez la romance:

Quand on est Basque et bon chrétien...

« Sans être Basque, je suis bon chrétien, et le curé de mon village, qui mangeait hier ma soupe aux choux, me permet de vous raconter notre conversation.

« — Vous allez donc, me dit-il reprendre le *Roi Henri?*

« — D'autant plus volontiers, répondis-je, *que j'ai vécu de ce temps-là.*

« Mon digne curé fit un bond.

« Alors je lui fis part de ma conviction que nous avions déjà vécu et que nous vivrions encore. Nouvelle exclamation du brave homme.

« Mais, enfin, il m'accorda que les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion, et il me laissa aller mon train.

« Or, mon cher ami, croyez bien que je n'ai pas voulu m'amuser de la candeur de mon curé, et que cette conviction dont je parle est fortement enracinée chez moi.

« J'ai vécu sous la Ligue, sous Henri III et Henri IV.

« Quand j'étais enfant, mes grand'mères me parlaient d'Henri IV et me racontaient un bonhomme que je ne reconnaissais pas du tout, un monarque grisonnant, enfoui dans une fraise, dévot à l'excès et n'ayant jamais entendu parler de la Belle Gabrielle. C'était celui du père Péréfixe.

« Le Henri IV que j'ai connu, batailleur, aimable, léger, un peu oublieux, c'est le vrai; c'est celui que j'ai déjà raconté, celui que je vous raconterai encore.

« Ne riez pas. Quand je suis venu à Paris pour la première fois, je me suis reconnu partout dans les vieux quartiers, et j'ai un vague souvenir de m'être trouvé dans la rue de la Ferronnerie, le jour où le peuple perdit son bon roi, celui qui avait voulu que chaque français mit la poule au pot le dimanche.

« Qu'étais-je dans ce temps-là? peu de chose, sans doute, un cadet de Provence ou de Gascogne; mais j'aurais été dans les gardes de mon héros que cela ne m'étonnerait pas.

« A bientôt donc mon premier feuilleton de la *Seconde jeunessse du roi Henri*, et croyez-moi

« Tout à vous,

Ponson du Terrail. »

Nous livrons à la publicité spirite cette lettre d'un de nos précédents antagonistes qui avec ou sans connaissances de causes de la doctrine, a si impitoyablement ridiculisé le Spiritisme et il vient aujourd'hui révéler le mystère de la réincarnation à ses lecteurs par cette lettre.

A-t-il puisé dans les œuvres spirites ou s'est-il pénétré lui-même, de cette croyance qui est la base fondamentale du spiritisme, ou, ce qui est plus probable, s'est-il inspiré des pensées de Méry, qui avoue se souvenir de ses précédentes existences?

Toujours est il que nous pouvons constater que les idées réincarnationistes gagnent la littérature moderne, et que plusieurs écrivains, soit qu'ils cèdent à l'inspiration, soit à leur propre croyance, propagent la doctrine spirite dans ce qu'elle a de plus véritablement rationnel: la réincarnation, doctrine qui vient expliquer toutes choses.

Aussi voyons-nous avec un véritable plaisir se multiplier ces ouvrages qui sont lus par tout le monde, et particulièrement par ceux qui trouveraient la lecture philosophique de la doctrine trop sérieuse.

Nous ignorons si M. Ponson du Terrail est spirite, c'est peu probable; toujours est-il qu'il sert franchement notre cause. Serait-ce ce qui a fait dire à un spirituel critique: « Ponson, tu déraillles. » Il serait à désirer que tous les écrivains et les savants déraillassent de la même manière et que chacun d'eux le suivît dans la voie qu'il paraît vouloir parcourir.

Le progrès moral et intellectuel de l'humanité serait rapide et certain.

Ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas.

J'aime le souverain dont la main paternelle
Couvre tous ses enfants d'une égale tutelle.
J'estime l'ennemi, s'il se montre sans fard;
J'évite l'orgueilleux, je méprise le traître;
Je déteste l'ingrat, j'abhorre le cafard.
Celui que je vénère, amis, c'est le bon prêtre.

(Dicté par un esprit frappeur au moyen de la table).

CORRESPONDANCE.

Paris, 1er octobre 1868.

Messieurs et chers frères,

Je viens vous remercier de la gracieuseté que vous m'avez faite de m'envoyer un livret de votre Société fraternelle spirite.

Notre secrétaire en a fait la lecture aux membres réunis de notre Société.

C'est avec un bien vif plaisir que nous avons entendu ces sublimes communications, ainsi que ces réglements si sages, si bien compris pour assurer la durée de cette œuvre divine qui vous est confiée.

Nous nous associons de grand cœur à vous, chers frères, dans les limites de nos moyens, pour vous aider dans la lourde tâche qui vous incombe.

Nous prions Dieu pour que notre exemple soit imité par tous nos frères en croyance.

Notre Société date de quatre années; c'est vous dire que, comme toutes ses sœurs, elle a eu à lutter contre le mauvais vouloir des hommes; mais grâce à ses bons guides, à sa persévérance, à son dévoûment et à son désintéressement bien connu, elle a pu tenir tête aux mauvais jours et triompher des ennuis qu'elle a rencontrés sur sa route.

Aujourd'hui, elle commence à être bien connue et elle fera tous ses efforts pour l'être davantage par son zèle et sa charité.

Elle vient vous prier, chers frères, de vouloir bien l'accueillir comme sociétaire et de l'inscrire pour une somme de *cinq* francs qu'elle vous fera parvenir *franco* chaque mois par la poste.

Elle voudrait pouvoir faire beaucoup plus pour venir en aide à ses frères malheureux, mais ses ressources sont minimes.

Les cotisations mensuelles d'un franc qu'elle reçoit de chacun de ses membres servent à subvenir à ses petits frais; puis, comme elle ne thésaurise pas, l'excédant est employé, dans le plus grand secret, à soulager quelques misères qui lui sont signalées par ses sociétaires.

Toutes nos communications sont conservées sur nos livres des procès-verbaux; nous en avons de très-bonnes, que nous mettrons à votre entière disposition, si vous pensez qu'elles puissent vous être utiles. Consultez vos guides à ce sujet.

Nous avons aussi quelques romans purement médianimiques qui appartiennent en propre à l'une de nos médiums, Mme G.... *Je dis qu'ils lui appartiennent en propre, car ils sont le fruit de ses veilles.*

Cette jeune mère de famille, lorsque sa tâche de femme de ménage est terminée, que ses enfants reposent, se met avec la plus grande humilité à la disposition de ses chers Esprits pour recevoir leurs communications.

Ceux-ci trouvent en cette personne un instrument docile, sans instruction (car elle ne sait que bien juste lire et écrire), mais aussi sans une parcelle d'orgueil, qualité qui la fait bien aimer des Esqrits.

Quoique dans une position de fortune plutôt précaire qu'aisée, pour aucun prix elle ne vendrait ses ouvrages; mais pour venir en aide à notre grande œuvre, elle vous les offre avec autant de plaisir qu'elle les reçoit.

Si vous pensez pouvoir en tirer parti, je me mettrai à l'œuvre pour finir et mettre au net celui qui est train, intitulé: *La Jeune Muette ou la Nièce de l'Avare*, en nous recommandant toutefois, à votre indulgence; car nous sommes des ouvriers illettrés.

Si vous agréez nos offres bien sincères, veuillez nous donner deux mots de réponse dans votre journal, que nous lisons, pour éviter une dépense de timbre-poste à votre société.

Veuillez recevoir, chers frères, nos saluts bien fraternels et nos vœux pour votre grande œuvre.

Pour les membres de notre Société et en leurs noms:

Le Président de la Foi spirite,

S.

RÉPONSE.

Avec bonheur et empressement nous remercions nos frères de la *Société de la Foi Spirite* de Paris, ainsi que ceux de Poitiers, de Prémontré, de Buré (Moselle), de vouloir bien coopérer au soulagement de nos pauvres frères malheureux. Dieu bénit toujours la main qui sèche les pleurs!

Ce concours bienveillant apporté à notre œuvre vient

comme une douce récompense nous encourager dans nos travaux, pour maintenir haut et droit le drapeau spirite que nous élevons au regard de tous, et qui ralliera nos adeptes en face de leurs adversaires, quels qu'ils soient, par cette seule inscription : Hors la charité pas de salut.

RÉPONSE AU JOURNAL LE *REFUSÉ*.

Nous lisons dans le *Refusé* du 2 octobre un article intitulé : *Relevons le gant*, qui nous paraît dicté par un sentiment d'exaltation, produit sans doute, et nous le voyons bien, par l'ignorance complète du sujet qu'a voulu traiter M. André, le signataire de cet article. Nous ne venons pas ici défendre l'ouvrage dont a voulu parler M. André, nous n'en connaissons ni le titre, ni l'auteur, nous ne savons donc pas ce qu'il contient d'approbation *sur les abominations dont la raison a fait justice*. Mais ce que nous affirmons, c'est qu'un livre dans lequel l'auteur se ferait l'avocat de l'inquisition n'est, à notre avis qu'une absurdité qu'il serait inutile de combattre aujourd'hui, attendu que, comme le dit M. André, *la raison en a fait justice*.

Je ne crois plus possible qu'au nom d'une religion quelconque on exerce jamais à l'avenir, sur qui que ce soit les abus d'une autorité brutale. La liberté de pensée et la liberté de conscience sont innées chez l'homme. Chacun a le droit de juger les choses à son point de vue, *selon sa raison*. Il n'appartient à personne de violenter son semblable sur sa manière de penser en matière religieuse. Aucune religion ni aucun parti n'a ce monopole sous aucun prétexte, même sous celui de l'éclairer pour le mettre dans la bonne voie. La vérité, comme l'erreur, sont du domaine de tout le monde et sont relatives à chaque intelligence ; à chacun donc d'explorer le champ de la vérité comme il l'entend, mais surtout pour l'amour d'elle et de bonne foi.

Nous croyons toutefois que si, guidés par la seule pensée du bien, nous avions l'intention de ramener nos frères dans une voie que nous croyons meilleure, il faudrait le faire par la douceur et la logique, qui seules peuvent devenir persuasives, sinon on retomberait dans les travers qu'on reproche à autrui, comme l'auteur de l'article : *Relevons le gant*, dont les paroles intolérantes nous prouvent qu'il est loin d'enseigner dignement.

C'est à l'opinion émise sur le spiritisme par M. André que nous venons opposer non pas la nôtre, mais la raison que nous avons de penser différemment que lui, et de nous croire en cela aussi progressistes, et beaucoup plus logiques dans nos assertions.

La critique est aisée, monsieur André, mais l'art est difficile, et si vous voulez combattre le spiritisme, il faut mieux le connaître.

Nous, Spirites, nous nous faisons avant tout les apôtres de la libre pensée, et nous proclamons hautement la liberté de conscience. Nous respectons toutes les croyances et toutes les opinions, et forts de la justice de notre droit et de la bienveillance de nos intentions, nous voulons faire respecter notre doctrine dont le principal axiome est : Hors la charité pas de salut.

Croyant à l'immortalité de notre être spirituel, nous nous sommes demandé si les âmes de ceux qui nous ont été chers étaient éloignés de nous, et si elles pouvaient s'en rapprocher. En quoi consiste la solidarité qui existe entre elles et nous ? Nous avons de bonne foi recherché les lumières que Dieu, par la bouche du Christ a promise aux hommes de bonne volonté. Le spiritisme s'appuie sur des faits ; pour connaître ces faits, il faut encore suivre ce conseil du Christ : Cherchez et vous trouverez. Les faits de manifestations qui découlent de l'enseignement du spiritisme n'ont rien de surnaturel, et c'est par l'étude des sciences naturelles qu'on s'identifie bien mieux au secret de notre passé et de notre avenir.

C'est bien à tort que M. André nous dit que le spiritisme nous indique comme des fléaux, et des punitions l'avènement des chemins de fer et autres heureuses découvertes.

Le spiritisme écarte le mysticisme et les dévotions démonstratives de ses enseignements. Il cherche la science et s'appuie sur elle. Il reconnaît l'utilité indispensable de la physique pour démontrer la puissance du magnétisme, celle de la géologie, pour nous enseigner que la terre n'a pu être créée en six jours, que ce n'est qu'après bien des phases différentes qu'elle est arrivée à l'état où elle est, et que des milliers de siècles ont concouru à sa formation et à son développement. Ce n'est, nous le croyons bien, que les sciences naturelles qui peuvent nous montrer l'analogie entre les différentes espèces de matière, la vie à l'état d'élaboration, depuis le zoophyte jusqu'au mammifère, l'instinct à l'état de développement depuis le ciron jusqu'à l'homme sauvage, et enfin l'intelligence en voie d'élévation depuis le sauvage jusqu'à l'homme intelligent. C'est enfin par l'astronomie qu'on a pu confirmer l'opinion de Galilée et la pluralité des mondes.

Le spiritisme nous montre la solidarité entre tous les êtres de la création, depuis le polype jusqu'à l'homme, et de l'homme à l'esprit le plus élevé ; il nous explique comment par le fait de réincarnation, on peut sans déraisonner, allier les souffrances humaines, les inégalités de positions sociales, en un mot toutes les anciennes anomalies jusque-là inexplicables et surtout incompatibles avec la justice de Dieu. Il satisfait enfin notre raison en parlant à la fois à l'intelligence et au cœur, en nous montrant la voie du bien par le travail, la science, la moralité et l'amour.

Nos recherches à la fois studieuses et ardentes pour découvrir la vérité, ont abouti, puisqu'elles nous prouvent mieux que ne l'avaient fait jusqu'à ce jour les religions qui nous ont vues grandir comme hommes :

1° L'immortalité de l'âme ;

2° La pluralité des existences ;

3° La solidarité entre les incarnés et les désincarnés.

Enfin, la possibilité de la communication entre nous, hommes et les âmes de ceux qui nous sont chers.

Ce qui est une preuve pour nous ne l'est certainement pas pour d'autres ; d'abord, cette preuve ne peut exister ni pour ceux qui n'ont pas étudié comme nous, ni pour ceux qui nient de parti pris ou par intérêt ; aussi n'imposons-nous cette croyance à personne, et dût M. André proclamer demain que Dieu gît dans un lieu retiré et s'abstenant de toute manifestation jusqu'à ce que les athées ou les matérialistes veuillent bien l'en tirer, nous ne le condamnerions pas, nous contentant de nous abstenir de partager son opinion.

La croyance en les réincarnations successives peut seule donner le mot de l'énigme sur l'inégalité des aptitudes et le développement des diverses intelligences. Elle est plus logique que la doctrine de l'enfer (qui ne l'est pas du tout, puisqu'elle nierait la bonté de Dieu et que Dieu imparfait ne saurait exister).

Nous croyons encore que c'est pour prévenir les abus de l'*autorité humaine* (*en matière de religion*) que Dieu envoie à tous les hommes les messagers spirituels chargés de sa loi, et qu'il a permis les manifestations par lesquelles nous serons instruits et guidés sur la terre, afin qu'aucun homme ne soit appelé de droit à dominer son frère, en s'opposant à sa liberté de pensée en ce qui regarde sa foi. Entre notre conscience et nous, nous ne demandons que le jugement de Dieu et de nos guides, que nous appelons *Esprits* et que l'enseignement catholique appelle *Anges* gardiens.

Les Spirites ne défient personne, n'appellent personne dans leurs rangs, ils accueillent tous les hommes en frères sans s'informer de leurs croyances.

Le spiritisme est logique, il raisonne et *ne jette par conséquent pas de gant à la raison.*

Il est regrettable que l'auteur de cette fulminante sortie se soit placé sur le terrain de l'intolérance pour gratifier le spiritisme d'une de ces nombreuses redites que nous avons entendues cent fois, et dont nous honorent la plupart du temps des hommes qui ne savent pas le premier mot de notre doctrine.

Nous trouvons étrange que M. André, à propos de bûchers, de chevalets, de tortures et d'inquisitions, parle des tables tournantes. Nous sommes à nous demander quel rapport il peut voir entre cet exercice inoffensif et le plus souvent fait en famille, et les horreurs du Moyen-Age.

ORAISON DOMINICALE

POÉSIE

Dieu juste, tout-puissant, roi des rois, notre père,
Qui possédez aux cieux votre siége éternel,
Que chacun en bon cœur sanctifie et révère
A toute heure, en tous lieux, votre nom immortel.
Que votre divin règne ici-bas le propage,
Qu'aux célestes arrêts de votre volonté,
De même que le ciel, la terre rende hommage,
Aussi bien maintenant que dans l'éternité.
Pourvoyez chaque jour à notre nourriture,
Donnez-nous le pardon de nos péchés passés
Comme nous le donnons à toute créature,
Qui pourrait par hasard nous avoir offensés.
Et si nous inclinons vers la funeste pente,
Qui conduit dans le mal ; faites, faites, Seigneur,
Que votre voix alors, à notre âme présente,
Nous détourne toujours de ce cruel malheur.

L. B.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.